

# **Noire comme le feu ...**

Henri Lacombe

## Les personnages :

Riwalig de Questanec	Père d’Erwan
Nolwenn de Questanec	Mère d’Erwan
Erwan de Questanec	Fils
Annaïg de Questanec	Fille
Marion Letourneur	Amie d’Erwan
Augustine	Fille de Marion
Général Jan-Franchig	Oncle d’Erwan
Kêr Kastel-Nevez	
Désiré	Majordome
Adrienne	Cuisinière
Lucienne	Femme de chambre
Joseph	Homme à tout faire
Georges du Mesnil	Fils du préfet
Edmond du Mesnil	Préfet
Dr Béhan	Médecin
Jacques Blanchard	Gendarme retraité
Didier Pino (Crapouille)	Garde-champêtre
Capitaine Pondamour	Ami d’Erwan
Jonathan Longuet	Avocat d’Erwan

Il est grand temps que je prenne une plume. Il est vraiment grand temps.

Ce soir, la fièvre du repentir me tenaille les entrailles. Il faut que je dise au monde que je n'y suis pour rien, que mon destin était déjà tracé et que nul n'aurait pu y changer quoi que ce soit. Il le faut, pour le repos de mon âme.

Je commence à écrire et le ferai tous les jours, pour le temps qu'il me reste à vivre.

Erwan de Questanec.

## Jour 1.

Mes parents habitaient dans une grande maison qui leur valut d'être appelés « *les châtelains* », par les gens du village. Ils n'avaient aucune ascendance noble, leur fortune venait aussi bien de mon père que de ma mère, mais aucun titre n'est jamais venu s'accorder à leur nom.

Ils possédaient de vastes étendues de terre, du personnel à foison et ils habitaient un bâtiment carré fait d'une pierre bretonne bien dense, bien solide, capable de tenir dix mille ans.

Elle avait été construite au IX<sup>e</sup> siècle par un de mes ancêtres du côté paternel. Au fil des années, elle a subi bien des transformations dont la dernière, et pas la moindre, a été faite au XVII<sup>e</sup> siècle. La maison reçut en effet, une tour ronde au chapeau pointu couvert d'ardoise bien noire, surmonté d'un paratonnerre, comme un doigt pointant vers le ciel pour nous rappeler que le Tout-Puissant était toujours présent et qu'il était là pour surveiller nos vies. Du moins, c'est ce que ma mère avait tôt fait de me faire croire.

Bretonne de sang, de cœur et d'esprit, elle était née Nolwenn Kêr Kastel-Nevez, ce qui signifie que sa famille devait avoir un château neuf

quelque part sur cette terre. Jeune fille, elle savait faire tourner les têtes, disait-on. Elle était belle, avait un esprit affûté et riait de bon cœur. Elle aimait chanter et plaisantait volontiers avec quiconque pouvait lui donner la bonne répartie. Mère aurait pu être une bonne femme, celle que j'aurais pu aimer et prendre en exemple.

Après son mariage, elle changea en tout, ou presque. Son humeur s'assombrit rapidement, elle ne plaisantait plus beaucoup et son sourire s'était effacé du jour où elle avait dit « oui » à celui qui devint son mari.

Mère ne portait plus que du noir, tous les jours de l'année. Elle se revêtait du deuil de mon frère qui était mort avant d'avoir vu le jour. Elle ne souriait plus qu'en société, car c'était bon pour ses affaires. Elle gardait à jamais un visage impassible, fermé à toute émotion que son teint pâle comme la mort et ses yeux bleu porcelaine rendaient encore plus grave.

Je n'ai rien de plus à dire sur elle, sur celle qui m'a enfanté et que j'ai toujours appelé « mère » sans aucun amour ni ressenti. Elle n'a jamais d'ailleurs, montré pour moi quelque sentiment de mère, non, Nolwenn de Questanec m'a juste donné la vie.

Mon père avait une voix grave, ce qui est étrange, car il était petit, pas plus d'un mètre soixante, avec ses chaussures. Mais il portait haut, comme on dit, il regardait les gens droit dans les yeux et ne les baissait jamais. Il avait ainsi gagné une réputation de quelqu'un de franc, droit, loyal et en qui on pouvait avoir confiance.

Père était un homme très croyant, surtout en lui. Il avait un défaut qui a creusé entre nous un fossé définitivement infranchissable : mon père aimait la chasse par-dessus tout. Cet homme aimait tuer et faire souffrir, je m'explique :

Je ne pourrais jamais oublier ces jours trop longs où il a voulu me transmettre sa passion. C'était pourtant les seuls moments où j'aurais pu apprendre à le connaître, à lui parler, peut-être même à l'aimer.

Mais voilà, Riwalig de Questanec, comme il avait été baptisé, ne parlait que de lui, n'écoutait personne et toutes ses paroles devaient être comprises et acceptées telles qu'ils les avaient dites. C'était comme ça.

J'étais à peine âgé de dix ans, qu'il m'emmenait tous les dimanches, sans exception et sans me demander mon avis, sur « ses terres » et me montrait en riant à gorge déployée que le premier coup de feu, c'était pour blesser la bête, «

*pour qu'elle comprenne qui était le plus fort »* martelait-il. Le pauvre cerf, la biche ou le sanglier du moment devait souffrir le martyr. J'en pleure encore aujourd'hui alors que j'écris ces mots.

Le second coup de feu était pour la mise à mort, celle qui affirmait la suprématie de mon père sur le monde animal. Il jubilait alors, le sourire aux lèvres, il prenait le temps pour viser, je voyais qu'il était empreint d'un plaisir intense, puis, sans se presser, il exécutait sa victime qui était enfin libérée de ses souffrances. Après avoir rabaissé son arme, l'œil brillant et la mine triomphante, il me disait à chaque fois « Vous voyez mon fils, les animaux ont été mis sur terre pour le plaisir de l'homme ».

Un jour, alors que j'étais un peu plus grand et que ma haine pour cette pratique avait grandi, j'ai eu l'audace de lui souligner que les hommes étaient contents aussi de pouvoir manger quand ils avaient faim et que c'était sans aucun doute là la véritable raison de la chasse. Je reçus cette fois, une claque qui retentit toujours à mes oreilles rien qu'en pensant à ce jour funeste. Tel était mon père, cruel, froid et sans cesse désireux de se montrer le meilleur.

Il était « père » tout simplement.

J'ai vu le jour le dimanche 2 novembre 1890 sur cette terre bretonne où tout finit, celle du bout du monde, à quelques kilomètres de Quimper. C'était le jour de la fête des Morts, qui devait être un signe pour mon avenir.

Mon père devait partir à la chasse ce jour-là, comme tous les dimanches après la messe. Mais mère en avait décidé autrement. Elle craignait que la naissance ne puisse se faire correctement et refusait de porter seule le fardeau d'un autre enfant mort-né. Alors elle avait exigé de mon père qu'il restât près d'elle, ce qui le mit dans une colère noire, paraît-il.

Il m'avait déjà pris en grippe.

Pourtant, mon enfance fut en partie heureuse grâce à Louise qui me donna le sein (d'où tirait-elle ce lait qui me nourrissait ? Je ne le saurai jamais), l'amour et tous ses rires. Elle peupla mon enfance de gentillesse, de bontés et de compréhension. C'est elle qui me montra comment parler, comment marcher, comment jouer, mais pas comment vivre. Louise fut ma nourrice, mon père et ma mère, en même temps que ma meilleure amie. Elle a vite compris que je n'étais pas comme les autres, car elle était sensible et écoutait le cœur des enfants.



Plus tard, bien plus tard, naissait ma sœur. Une erreur disait ma mère. Une faute confirmait mon père.

Et cette faute doublée d'une erreur se voyait tous les jours, car ma sœur Annaïg parlait peu et était dotée d'un retard de compréhension qui exaspérait nos parents.

La pauvre fille, elle aussi, n'était pas comme tout le monde.

Elle n'eut pas l'heur de profiter des bienfaits de Louise, car mon père, voyant combien nous étions proches, craint qu'elle m'enlevât un jour pour que je devienne son fils. Alors il la congédia sans sourciller et me mit entre les mains d'un précepteur catholique qui termina mon éducation, sans rire, sans amour, mais avec beaucoup de rigueur.

Je n'ai pas le mal en moi, même s'il était bien ancré dans mon père.

Je sais que je n'aime pas faire souffrir, je déteste la violence et je suis sûr que ces faiblesses m'ont toujours éloigné de mon paternel. J'ai tout fait pour vivre suivant mon instinct, j'ai arpenté les chemins de notre domaine, protégé par les grands chênes centenaires. J'ai senti la nature à pleins poumons, j'ai lu des tas de livres, des poèmes, des odes dédiées à l'amour de la nature et de l'homme. Je me suis senti prêt à aimer mon

semblable et en attendre autant de lui.  
Pourtant, ma vie n'a pas pris le chemin que j'espérais.

Si je vous dis tout ça, c'est pour que vous compreniez combien les choses, qui se passent dans notre existence, ne sont pas forcément en accord avec nos désirs. Parfois, nous agissons de façon contraire à notre volonté, à nos pensées, voire à notre éthique, sans même savoir pourquoi nous agissons ainsi. Je sais aujourd'hui que les circonstances sont toujours les seules responsables de ce qui nous arrive, j'en suis convaincu, mais peut-être fais-je erreur...

Ma vie aura été *noire comme le feu* de la révolte face à l'injustice, qui a brûlé en moi toute ma vie, au point de noircir mon âme aux yeux de mes semblables.

J'ai commis des actes répréhensibles dont je ne me sens pourtant pas coupable, du moins, pas autant que ceux qui m'ont toujours jugé peuvent le croire.

Voici la suite de mon histoire, vous en serez les seuls juges...



## Jour 2.

Mercredi 2 novembre 1910, le repas se fait comme d'habitude, père d'un bout de la longue table, à ma gauche et mère à l'autre bout. Face à moi, Annaïg qui m'a fait des signes et des sourires complices. Elle sait, elle se souvient, mais n'ose pas en parler.

Mère prend la parole alors que nous en sommes au dessert « Erwan, ton père et moi, nous te souhaitons un bon anniversaire. » Froidement, bien sûr, mais au moins, son souhait me va droit au cœur. Mère fait tinter la clochette en bronze qui trône sur la table à chaque repas afin d'appeler Désiré, notre domestique noir, pour qu'il desserve et apporte la suite du repas.

Ah, Désiré, il s'est penché très près de mon oreille, ce jour-là, et m'a glissé ces quelques mots « *dans la cuisine* », ce qui a entraîné l'ire de mère « Voyons Désiré, les messes basses ne sont autorisées que dans la maison de notre Seigneur ! ».

Elle avait toujours détesté que je sois si proche de son personnel, « *des domestiques* » comme elle aimait à le dire.

Pour moi, ils avaient tous des prénoms, des fonctions et des états d'âme. Parfois, il m'arrivait de partager avec eux leurs bons souvenirs

ou les miens, mes problèmes existentiels ou les leurs, autant de joies et de peines partagées que nous étions proches, bien plus que je l'étais de mes parents.

Le gâteau d'anniversaire servi et le repas terminé, je me suis précipité, autant que les règles de la bienséance me le permettaient, jusqu'à la cuisine où le personnel m'attendait avec une vive impatience.

A peine avais-je pénétré dans la cuisine, que Désiré m'a remis une carte postale que je recevais tous les ans de mon oncle, le frère de ma mère. Comme d'habitude, le général manquait d'imagination, ou peut-être avait-il trop de pudeur, mais son texte était sensiblement toujours le même « *Mon cher neveu, je te souhaite sincèrement un excellent anniversaire* ». Cet oncle, je ne l'ai vu que deux ou trois fois quand j'étais petit. Alors je n'en ai aucun souvenir.

Je reviens à présent à la réception de mes amis. Un sourire ornait chacun de leur visage, je m'en souviendrai toute ma vie. Mes amis étaient debout autour de la table sur laquelle se tenait un paquet cadeau à côté duquel une tarte faite maison par Adrienne, l'imposante cuisinière, m'attendaient patiemment.

Ma chère amie avait pris soin de piquer vingt

petites bougies et de les allumer sur le gâteau. Je n'ai pu retenir le flot de larmes qui s'échappèrent de mes yeux devant ce tableau si touchant. Je me souviens aussi d'avoir été bousculé par la porte que ma sœur venait de pousser. Car elle aussi participait à toutes mes joies et partageait toutes mes peines, comme je le faisais pour elle.

Lucienne, la femme de chambre, à peine plus âgée que moi, se mit à applaudir, provoquant la réaction immédiate des autres membres de notre « *confrérie* », il ne fallait pas alerter « *les maîtres* » qui auraient trouvé ombrage à cette réunion informelle en dehors de leur présence.

Le petit paquet contenait un couteau suisse, que j'ai gardé bien longtemps, toujours avec moi.

« Pour que vous coupiez les pieds des champignons pendant vos promenades en forêt » dit Désiré.

« Ou que vous détachiez un animal pris dans un piège » surenchérit Lucienne.

« Ou pour couper le fromage » tout le monde se mit à rire, ma sœur avait toujours le mot pour ça, sans que n'ayons jamais su si elle le faisait exprès.

Rapidement, chacun de nous a mangé sa part de tarte, j'ai remercié mes amis de leur aimable attention et de leur présence, puis, c'est sur un « joyeux anniversaire ! » dit tout bas, que j'ai quit-

té mes amis, le bonheur plein le cœur.

Cet après-midi, père veut que je vérifie les comptes du domaine. Je déteste ça. Il n'a aucune pitié, le jour de mon anniversaire ! J'aurais préféré chausser mes bottes et parcourir la campagne en compagnie de mes deux chiens, j'aurais tellement aimé leur montrer mon couteau. Je suis certain qu'Ophélie aurait aboyé de plaisir et que Rudolph l'aurait reprise en faisant encore plus de bruit. Ils auraient alors couru de joie autour de moi et nous aurions bien ri...

Père ne vérifie mon travail qu'une fois par mois, le dernier jour si ce dernier n'est pas un dimanche, jour de chasse. Il est intraitable au point que je me suis souvent demandé s'il ne cherchait pas la moindre occasion pour se défouler sur moi. Je ne le saurai jamais. La semaine dernière, par exemple, je n'avais pas souligné le début du mois de novembre correctement d'après lui « et puis ton trait est baveux, propre à rien, quand sauras-tu faire quelque chose de tes dix doigts ? » avait-il crié dans mon oreille droite, comme pour me rendre sourd.

Je n'ai jamais su ni osé lui tenir tête. On doit respecter ses parents, même s'ils ne sont pas respectables à nos yeux. C'est comme ça que marchent les choses dans ce monde.

Finalement, je n'ai jamais osé m'interposer devant qui que ce soit dans ma vie. J'avais pris cette habitude qui m'arrangeait bien, tout compte fait...

Les comptes sont finis, Dieu que c'est épuisant et pénible de travailler contre son gré ! Le pâle soleil de ce mois de novembre s'est presque couché, il est impossible, maintenant, de sortir les chiens. Je vais dans la bibliothèque pour dévorer ce livre d'un certain David Hume, un jeune écossais du XVIII<sup>e</sup> siècle « *Traité sur la nature humaine* ». Bien que je ne sois pas toujours d'accord avec lui, je trouve que ses idées sont intéressantes. Il affirme, entre autres choses, que les questions de fait doivent être vécues et non réfléchies. Il n'y a rien de mieux que l'expérience puis la réflexion. Si mon père savait que je lis ce philosophe, il me tuerait, si tant est qu'il l'ait lu ! Car Hume pense qu'il est impossible de croire en Dieu, puisque nous ne l'avons pas vu, il est donc en dehors de toute expérience vécue ! Voilà bien une idée révolutionnaire et surtout... pleine d'hérésie.

Et puis, n'est-il pas intéressant pour mieux comprendre les choses, de les scinder en petites parties compréhensibles avant de les voir dans leur globalité ? Ainsi on peut mieux appréhender les



problèmes. Du moins, c'est ce que j'ai compris. Hume appelle ça le microscope... pourquoi pas ?

J'aimerais bien en avoir un, pour observer les petits êtres vivants dans la nature, la constitution des choses, mon sang, oui, j'aimerais bien voir de quoi il est fait. Mais, peu importe, père refuse que je sois trop savant, il craint pour son autorité. Heureusement que tous ces livres viennent du père de ma mère, un homme savant que je n'ai malheureusement pas connu.

J'entends des pas dans l'escalier, ce doit être père, je dois filer, il ne doit pas me trouver en train de lire à la lueur d'une bougie, il serait une nouvelle fois dans une rage folle.

Je décide d'attendre que les pas se soient éloignés, puis je descends les escaliers de pierre sans faire de bruit.

La bâtisse est silencieuse, plongée dans la mi-obscurité, je décide donc d'aller voir un peu de monde, je dois me changer les idées. Mes bottes enfilées et mon pardessus sur les épaules, je me saisis de la lanterne qui m'aidera à mon retour à ne pas me perdre dans la noirceur de la nuit, et je file au troquet du village.

J'y trouve toutes les « *petites gens* » comme dit mère, ceux qui ne sont ni bien nés, ni fortunés. Des êtres sans cervelle qui ne sont bons qu'à retourner la terre ou à vendre des produits bien trop chers pour tenter de gagner leur vie. Mère ne connaît pas les villageois. Il y en a bien qui ne sont pas bien « *futes-futes* », mais j'aime bien les regarder.

Tiens, il y a le Pierrot, il est charbonnier, toujours tout noir de la tête aux pieds. Eh bien, j'aime me l'imaginer venant tout droit d'un nuage crasseux. Il est allé le nettoyer pour qu'il soit comme du coton, un beau nuage aéré, clair et blanc comme la neige.

Et celle-là, la Dorothée, je ne sais pas ce qu'elle fait, mais elle est toujours bien habillée. Légèrement, en été comme en hiver. Elle est formidable, toujours souriante, aimable avec les hommes. Cette femme est une sainte. Je la vois avec une auréole, le sourire figé, comme les icônes des églises. Sainte Dorothée... Elle doit avoir un sacré tempérament pour être toujours aussi agréable, sans un mot de trop, sans jamais crier...

Elle doit être l'amie du curé ou sa sœur, oui, forcément !

Tiens, je l'avais oublié ce sacré Elouan, un vieil

homme qui doit être né avec sa casquette de pêcheur. Il parle fort et raconte sa vie une chope à la main. Je ne l'écoute pas, je ne veux pas être indiscret, car il s'adresse à ses congénères, ceux qui boivent et partagent les discours. Je me l'imagine bien, debout sur sa barque, oui, une simple barque, à faire le tour du monde, bravant les tempêtes, s'agrippant au mat de sa petite embarcation. Que sa vie a dû être palpitante et difficile à la fois. Il peut bien venir en parler tous les soirs, le bougre, il a de quoi dire !

Moi, je ne me suis jamais mêlé aux autres. Non que je sois bégueule, mais je ne comprends pas les gens. Ils parlent sans que je sache s'ils mentent ou non, ils vous interrogent sur vous alors que ça ne les intéresse pas. Et puis, venant du château, j'ai toujours été considéré comme un être à part. Alors, je n'ose pas leur adresser la parole, du coup, ils m'ignorent. Je viens pourtant plusieurs fois par semaine au troquet de la mère Trochais. J'y bois un panaché en une soirée, pendant que je rêve en regardant tous ces gens qui font du bruit, qui entrent, sortent et gesticulent. Sans doute suis-je un voyeur de la vie.

Mon ennui de futur châtelain assouvi, je rentre après avoir réglé mon dû, encore émerveillé par les vies fascinantes que je leur ai prêté pendant

la soirée, sans même qu'ils en sachent le moindre mot. C'est comme ça, je suis probablement un gars particulièrement introverti, fuyant le contact et qui manque d'assurance en lui. La faute à la vie et aux circonstances ?

De retour au foyer familial, Désiré m'attend, inquiet « Enfin vous voilà, monsieur Erwan, je me suis fait un sang d'encre ! Vous n'avez pas mangé, je pense, venez à la cuisine, Adrienne et moi, nous vous avons mis de côté un peu de poulet et quelques pommes dauphines. » Il me regarde fixement, sourit et continue « Vous, vous venez de chez la mère Trochais. Vous avez encore rêvé ! Un jour, me dit-il en m'invitant de la main à le suivre, il faudra que vous me fassiez partager une des vies que vous m'aurez inventées. Je suis impatient d'écouter ça ! »

La cuisine est vide, Adrienne est au lit, l'heure est certainement très tardive. Je regarde alors Désiré qui a réagi comme mes parents auraient dû le faire. Je balbutie « Merci Désiré, je suis désolé pour le dérangement et aussi pour vous avoir causé tant de tracas ! »

Il me prie de m'asseoir en riant, ses dents si blanches sont une invitation au bonheur. Son sourire illuminerait les idées les plus noires.

« Mangez, monsieur Erwan, et ensuite vous irez

vous coucher, il est presque une heure, maintenant ! »

Tout le temps que je prendrais mon repas, il se tiendra devant moi, debout en me regardant et en souriant de plaisir. Jamais il n'aura voulu prendre une chaise pour prendre place face à moi, comme un égal peut le faire. « Chacun doit garder sa place », me répétait-il.

Et cette scène se répétait pourtant à chaque fois que je rentrais du troquet !

J'ai adoré ces moments tardifs passés en présence de cet ami qui m'aimait comme un père, me comprenait comme un ami et me choyait comme son enfant.